

## REMY DE GOURMONT ET LA GUERRE

---

« Remy de Gourmont faisait partie de mon patriotisme », a écrit le Dr Paul Voivenel en une belle lettre envoyée de Verdun à Jean de Gourmont (1). Ce pieux et émouvant hommage d'admiration, l'un des plus nobles qui se puissent exprimer, répond sans nul doute au sentiment de bien des Français, disciples, conscients ou non, de la pensée gourmontienne.

On ne saurait nier, en effet, bien qu'il fût connu surtout d'une élite intellectuelle, que Remy de Gourmont n'ait exercé sur la génération actuelle et ne doive peut-être exercer plus encore sur les hommes de demain une influence très considérable.

Aussi caractériser son attitude pendant la guerre, dégager la dernière manière et comme le testament intellectuel du Maître, ce serait déterminer un des aspects de la pensée contemporaine et sans doute de la pensée de demain. Et à supposer même que l'œuvre de Remy de Gourmont n'ait qu'une valeur personnelle, je veux dire ne représente qu'une pensée particulière, isolée hors de son temps, — ce qui n'est pas, — elle garderait encore un tel prix qu'on ne saurait négliger d'en étudier toujours plus minutieusement les moindres aspects, les nuances les plus délicates.

Or nous possédons maintenant, réunis en volumes grâce aux soins fraternels de Jean de Gourmont, tous les articles que

(1) On pourra lire en entier cette belle lettre dans la préface de *Pendant la guerre*.

Remy de Gourmont a publiés au cours de la guerre, c'est-à-dire d'octobre 1914 à septembre 1915 (1). Un premier recueil a paru en 1914 sous le titre « *Pendant l'Orage* » ; un autre, « *Dans la Tourmente* », en 1916 ; un troisième, « *Pendant la guerre* », en 1917 ; enfin les deux derniers, « *Idées du Jour* », dans les premiers mois de cette année (2). Nous avons là, sous la forme de brefs articles ou mieux de notations toutes fraîches, en quelque sorte le journal intime de ses émotions et de ses réflexions quotidiennes. Le ton familier de ces courts billets, leur accent de sincérité, leur abandon dénué de toute recherche prennent un charme bien spécial ; mais ils contiennent, sous des dehors très simples, plus de pensée profonde qu'il ne paraît au premier abord.

Les sujets en sont d'ailleurs multiples : ici, esquisse sommaire d'un coin de province le jour de la mobilisation ; là, remarques de linguistique à propos d'un terme de guerre ; ailleurs, méditation sur la notion de Temps ; ailleurs, considérations historiques sur les guerres passées ; ailleurs encore, aperçu original sur la psychologie du combattant. Bref, un ensemble de sujets très variés, qui prouve que Gourmont est bien resté cet esprit curieux de tous les aspects de l'activité humaine, intéressé par tout ce qui se présente à ses yeux. Un simple détail, en apparence insignifiant, lui est prétexte à méditation, et ce qu'il écrit n'est jamais banal. Il nous parlera, par exemple, de la fabrication des obus, de la qualité du pain complet, des avantages de l'incinération, des régions de France qui ont produit le plus de talents militaires, de l'opinion de Vauban sur les tranchées ; il y aura tout un article sur Julio Piquet ou Théophile Braga, tout un chapitre sur La Bruyère ou sur le Prince de Ligne.

Mais s'il est vrai que ces divers articles ont pour point de départ la guerre et ses différentes manifestations, il est bien vrai aussi que le fond de la pensée y est presque totalement étranger. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la véritable opinion de Remy de Gourmont sur la guerre : c'est dans les

(1) On sait que Gourmont est mort à Paris le 27 septembre 1915.

(2) *Pendant l'Orage*, 1 vol., Mercure de France, 1915. *Dans la Tourmente*, 1 vol., chez Crès, 1916. *Pendant la Guerre*, 1 vol., Merc. de France, 1917. *Les Idées du Jour*, 2 vol. chez Crès, 1918. Les deux premiers ouvrages et les *Idées du Jour* sont formés des articles publiés dans *la France* ; le troisième est le recueil des *Lettres à l'Argentine*, publiées dans le journal *La Nacion* (Buenos-Aires).

articles où il parle de lui et de ses émotions, de l'état d'esprit du public français, de la littérature ou de la philosophie allemandes, surtout de la nature de la guerre en général, de ses causes, de ses aspects éternels, de sa morale. Souvent d'ailleurs une simple phrase, un simple mot sont pour nous un renseignement précieux.

Laissons donc délibérément de côté, dans ces cinq volumes posthumes, ce qui n'est que curieux pour ne nous attacher qu'à l'essentiel.

Négligeons aussi — non toutefois sans l'avoir constaté — ce fait qu'il y a eu chez Gourmont, d'octobre 1914 à septembre 1915, une évolution vers l'apaisement. Evolution toute en nuances, d'ailleurs, et limitée en ceci que l'émotion est moins vive en mai 1915 qu'à la fin de 1914. Il n'y a qu'à lire les *Idées du Jour* pour se rendre compte que le ton est tout autre dans l'article sur la catastrophe de Gretna, par exemple, (daté du 25 mai 1915) que dans le billet du 2 décembre 1914, intitulé « Leur Mission », et tout frémissant d'indignation. D'abord ému au point de ne pouvoir détacher son esprit de sa propre émotion et des souffrances qui l'environnent, il retrouve peu à peu le calme avec l'écoulement des mois, il recouvre sa bonne humeur et son ironie, malgré quelques teintes d'amertume, et ses derniers articles finissent par être presque exclusivement philosophiques ou tout au moins à tendance spéculative. Peut-être cette évolution fut-elle toute naturelle, c'est-à-dire parallèle à celle qu'ont subie, par la force même des choses, tous les peuples belligérants ; peut-être s'explique-t-elle par l'amélioration d'une santé, qui, d'abord gravement atteinte, redevint pendant quelques mois forte et joyeuse de vivre. Mais qu'importe, puisque, encore une fois, une telle évolution n'intéresse rien d'autre que le ton et l'expression, non pas la pensée elle-même.

Cherchons donc uniquement quelle fut, pour ainsi dire, la pensée de guerre de Remy de Gourmont. En d'autres termes, tâchons à préciser brièvement d'abord quelle fut l'impression produite par la guerre sur sa sensibilité ; puis à analyser ses réflexions sur la psychologie de la guerre et sur l'Allemagne ; puis à résumer sa doctrine ultime, — si toutefois le terme de « doctrine » peut convenir à une philosophie jusqu'alors essentiellement ondoyante et variée, — enfin à saisir, en manière de

conclusion, quels enseignements se dégagent de sa dernière attitude.

Nous aurons par là adressé un suprême hommage d'admiration et de respect à celui qui, comme dit le Dr Voivenel, « concentrait en lui l'intelligence d'une époque », et auquel tous ceux qui avaient appris à le connaître consacraient un véritable culte.

## §

Ce qui frappe en premier lieu, c'est l'intensité de l'émotion ressentie.

Ceci peut au premier abord paraître d'autant plus étonnant que Gourmont, écrivain complexe, à la fois poète et savant, encyclopédiste sans excès, occupé aussi volontiers et avec autant de bonheur de philosophie, de physique ou de grammaire que de la comédie humaine, aussi bien de critique littéraire et de biologie que de beaux paysages ou de livres rares, apparaissait, malgré son amour ardent de la vie et de la sensation, malgré la délicatesse frémissante de sa sensibilité, malgré l'harmonie, fréquente chez lui, du senti et du pensé, moins comme un émotif que comme un intellectuel.

Mais n'est-ce pas là une illusion due à ce que de plus en plus dans ses derniers ouvrages le sentiment avait été relégué au dernier plan pour laisser toute la place à la spéculation pure ? En fait, le sentiment n'est jamais complètement absent de ses livres ; et dans les plus abstraits, par exemple *Sixtine* ou *la Culture de Idées*, ou encore *le Chemin de Velours*, ou bien il éclate çà et là en éclairs discrets, ou bien il enveloppe chaque page comme d'un parfum subtil, indéfinissable, mais réel. Le doute n'est plus permis si l'on se reporte aux œuvres plus poétiques, telles que *Simone*, les *Litanies de la Rose*, *Fleurs de jadis*, *Un cœur virginal* ou *le Songe d'une femme*, où la sensibilité, ainsi que l'écrit M. Delior, est d'une suprême délicatesse et parcourt toute la gamme des voluptés, de la plus frôleuse à la plus poignante, de la plus légère à la plus violente.

Quoi qu'il en soit, l'émotion, dans les cinq livres posthumes, se révèle à chaque page, ou, si l'on préfère — et ce serait en effet plus exact, — dès les premières manifestations de la guerre. Au spectacle de la mobilisation, en présence de l'abnégation énergique des paysans normands, Gourmont, qui se trouvait alors à Coutances, a été violemment et douloureuse-

ment ébranlé. « Dès lors, dit-il, commença pour moi l'ère de l'angoisse... C'est une soirée que je n'oublierai jamais » (*Pendant l'orage*, p. 23). Et de fait, à Paris comme en province, cette angoisse triste, qui est l'une des notes dominantes de ses écrits de guerre — « cette guerre affreuse, dont on ne voit jamais la fin, qui semble toujours achevée et qui recommence toujours... » — ne le quitta plus.

Par une sympathie qui le fit communier avec toute la douleur humaine, il éprouva une souffrance morale sans cesse renouvelée. « Ah ! dit-il, que je les ai vécus et que je les vis encore, ces maux écrasants ! » (*Pendant l'orage*, p. 22.)

On m'engage, dit-il ailleurs, à faire mon testament spirituel, à avouer quelles furent les idées directrices qui ont donné son orientation à ma vie. Permettez, ô bons philosophes, je suis pour le quart d'heure un peu troublé, tombé du haut de ma sérénité et de mon égoïsme : je suis tout meurtri. Laissez-moi le temps de me reprendre et de panser mes blessures. Mes idées sont confuses et mes sentiments exaspérés. A vrai dire, ma pensée est militarisée : elle ne m'appartient plus. (*Idées du jour*, I, p. 35-36).

Et il est pris d'une grande pitié pour tous les êtres qui souffrent, les blessés, les prisonniers, les mutilés et surtout les aveugles, les réfugiés, les otages. Il va jusqu'à s'apitoyer sans fausse honte sur les chevaux malades et à se réjouir de les savoir soignés « comme de bons compagnons ». Ailleurs il apprécie le geste plein de dévotion des femmes de Rivesaltes qui viennent d'envoyer un « tricot d'honneur » au général Joffré ; et il ajoute que, s'il ne lui sert pas de vêtement, du moins il lui tiendra « chaud au cœur ».

Il s'attriste aussi, en artiste et en poète que captivent tous les aspects du Beau, de la destruction de Louvain, d'Arras, d'Ypres et surtout de Reims — dont il admire ailleurs les chœurs, les voûtes, les vitraux, — ainsi que du ravage des sites pittoresques, dont il déplore l'anéantissement.

Dans de telles réflexions il n'y a nulle sensiblerie. C'est une sensibilité intelligente et sobre, jamais excessive ni larmoyante, mais — autant que la réflexion peut modérer le sentiment sans le transformer — toujours réfléchi.

Son deuil le plus profond, parce que ceux qui suivent sa carrière l'intéressent davantage, est de voir s'anéantir à jamais tant de jeunes écrivains. « Les poètes, les écrivains, les créa-

teurs de l'art ou de la pensée, qui n'étaient encore rien qu'une fleur à peine ouverte, et qui ont été et qui seront fauchés avant d'être connus », ce sont ceux-là surtout qu'il pleure. La mort d'un homme, quel qu'il soit, est douloureuse, mais plus douloureuse est celle de l'écrivain, qu'il a fallu vingt-cinq ou trente ans pour façonner, et qui par suite représente une valeur humaine plus grande.

Gourmont n'est point consolé par la conception antique qui plaçait « au premier rang des amis des dieux ceux qui meurent jeunes ». « Que de rêves, conclut-il, que de chimères, que d'amours, que d'âmes, répandues dans les mares de sang d'un champ de bataille ! » (*Dans la tourmente*, p. 40. Cf. même ouvrage, p. 105, et *Pendant la guerre*, p. 60).

De là cette indignation, contenue mais ardente, contre la barbarie allemande. Il pense qu'il lui faut rendre haine pour haine, au besoin rigueur, ou même cruauté pour cruauté :

Il faudra bien se décider à rendre coup pour coup, sans pitié comme sans honte. Contre des criminels, il faudra peut-être se résigner à être criminel soi-même, quelque dur que cela soit. (*Idées du jour*, II, p. 140.)

Et pourtant, si Gourmont est continuellement meurtri, si continuellement il souffre, il est satisfait de sa souffrance ; il s'en voudrait de ne pas souffrir. « Quand toute la communauté souffre, dit-il, on aurait un peu honte d'avoir été oublié par le destin. » (*Pendant la guerre*, p. 79). Peut-on rester indifférent quand il s'agit « de pertes d'hommes, de pertes de territoires, de pertes de foyers, de pertes de joies humaines, de pertes d'espérances » ? Et il voudrait que la douleur soit universelle.

Il lui semble, tant l'émotion actuelle est violente, qu'un rideau de brouillard le sépare du passé... Mais, que sommes-nous, privés de ce passé dont le présent dépend, « comme un fils dépend de son père » ? Gourmont répond un peu tragiquement : « Mais c'est bien simple, je ne vis pas : je ne suis qu'un fantôme, qui flotte dans l'air, sans consistance, sans formes précises, à l'état d'essai ou de résidu de vie... » Je ne connais pas de réflexion plus sincèrement et plus noblement émouvante.

§

Mais si, comme le dit Gourmont, « la guerre a augmenté la sensibilité aux dépens de l'intelligence », l'homme intelligent doit garder son intelligence « intacte, au milieu des pires cir-

constances ». Et c'est cette attitude que prend Remy de Gourmont, malgré ses angoisses et ses douleurs morales, avec une admirable lucidité.

Il me serait difficile, dit-il, de réformer soudain mon tempérament et d'en changer la couleur. Il n'est pas à ce point caméléonesque. Je ne suis pas entêté, j'admets très bien qu'on trouve mes idées idiotes ou qu'on en soutienne de toutes contraires, mais si l'on me demande de m'en charger moi-même ?... (*Idées du Jour*, I, p. 47.)

... Tâchons donc d'avoir des pensées qui ne soient pas en contradiction totale avec celles que nous aurons dans dix ans. Les sentiments sont blessés, les sentiments sont tués, mais la raison demeure... (*Idées du Jour*, I, p. 53.)

Pour lui, selon l'expression de Jean de Gourmont, « la joie de connaître était supérieure à toute autre joie » et « rien de ce qui se passait dans l'univers et dans l'âme humaine ne lui était indifférent ». Il a donc observé tout ce qui parvenait à ses yeux, analysé tout ce qu'il apprenait de la guerre. Et il a observé en savant, analysé en philosophe, sans passion, sans parti-pris, avec une netteté, une sûreté infiniment remarquables. Nous retrouvons bien là la méthode de *Sixtine* et de la *Physique de l'Amour*. Seul a disparu de ces pages modérées, souvent vigoureuses, jamais violentes, ce sarcasme un peu dur avec lequel il raillait si volontiers ses contemporains (1).

Tout de suite, en psychologue avisé auquel rien n'échappe, il a vu les faussetés, les sottises, les erreurs que la guerre faisait surgir à profusion.

[La bêtise], dit-il, s'est exaltée... elle se manifeste, elle crie, elle s'étale, elle dégorge; sa vanité emplit la cour et la ville, c'est-à-dire le parlement et le café. (*Dans la Tourmente*, p. 67.)

Ailleurs :

(1) Ce n'est pas, je l'ai dit plus haut, que l'ironie soit absente de ses écrits de guerre; mais elle est atténuée. Et si elle raille encore, c'est maintenant sans âpreté. En voici un exemple, emprunté aux *Idées du Jour* (II, p. 79) : « Benoit XV vient d'apprendre enfin la violation de la Belgique. Fidèle à sa méthode, il en prend à témoin les aveux mêmes du chancelier de l'empire allemand. Il n'aurait pas eu confiance dans une autre source. C'est un homme prudent. « Puisqu'ils l'ont avoué, s'est-il dit, le fait est certain. » Je puis donc le constater à mon tour, sans blesser des susceptibilités respectables... Dire, pour ne pas avoir l'air de ne pas dire, et ne pas dire, tout en ayant l'air de dire, c'est la grande tradition des papes prudents, soucieux à la fois de n'encourir aucun reproche de leur conscience, et de ménager la chèvre, le chou, et le loup. Il ne faut pas oublier le loup, c'est important, n'est-ce pas, Gasparri, mon ami ? »

... La bêtise humaine, l'avidité et la vanité humaines, loin d'avoir désarmé devant la douleur, y trouvent de nouveaux prétextes à leurs manifestations. (*Dans la Tourmente*, p. 108.)

Contre cette bêtise, contre ces erreurs, il réagit avec une belle énergie. Un journal ayant écrit : « Nous avons à payer la licence effrénée des mœurs dont les modes indécentes du jour ne sont point l'indice le moins significatif. » — « Quoi ! dit Gourmont, ce serait parce que M<sup>me</sup> X... a montré au monde un peu libéralement ses mollets que Dieu a permis le ravage de la Belgique et du nord de la France, la mise à mort de milliers d'hommes du peuple et de beaucoup de femmes qui, certes, ne portèrent jamais de robes fendues ni aucune étoffe transparente ? » (*Idées du Jour*, I, p. 83.) Une telle repartie, qui ne semble rien de plus qu'un amusement, est en fait la condamnation de toutes les tentatives simplistes d'interprétation religieuse de la guerre. « Tant de bêtise désarme », ajoute-t-il. Et dans un autre article (*Idées du Jour*, I, p. 71), il ne ménage pas Hugo de Claparède, professeur de droit à Genève, « ce protestant hargneux », qui a osé parler de la « mission » des armées allemandes. « Méprisons ce professeur, conclut-il, comme le méprisent ses élèves. »

Il montre combien est ridicule cette tendance puérile à détruire les livres allemands, les marchandises allemandes qui se trouvent en France, — cette opinion que la famine et le découragement épuiseront l'Allemagne, — cette croyance « que tous les savants allemands ne sont que des lourdauds et des plagiaires ». Quantité d'autres pages ne sont ni moins justes, ni moins vigoureuses.

Tout de suite aussi il a dénoncé, bien spirituellement, le ridicule de la littérature fleurie, de cette rhétorique à couleurs fardées qui a vicié tous les journaux. Quelque absurdes cependant que soient des phrases comme celles-ci : « Sur les rails luisants et rectilignes, qui filent à travers les plaines et escaladent les collines, les trains de France passent et repassent en longues et noires théories... » ou comme cette autre : « Le soleil, lentement, comme une énorme bombe incandescente, tombe à l'horizon (1) », ce ne serait rien s'il ne s'agissait

(1) Voir *Dans la Tourmente* les articles intitulés : « L'Ecolier limousin » et « le Musée de la Rhétorique ». Qu'aurait dit Gourmont s'il avait vu surgir cet afflux d'innombrables romans et de poèmes vides, qui ne sont pas éloignés de déshonorer la littérature française !

que de mots. Mais de tels procédés de style traduisent une tournure d'esprit sottise et peut-être dangereuse. Cela peut avoir une grande importance, dit Gourmont, « quand on prend l'habitude d'un tel boursoufflement des choses et de soi-même. Je ne confierais pas à l'homme de ce style la surveillance du plus petit atelier d'obus. Serait-il capable de les compter ? Quand il en aurait quelques paniers, il croirait en avoir la charge de plusieurs wagons. » (*Dans la Tourmente*, p. 96.)

Ceci n'est apparemment qu'une boutade. Et pourtant Gourmont exprime peut-être une profonde vérité, quand il ajoute :

C'est grâce à des esprits de ce genre, sans doute, que notre offensive fut plusieurs fois arrêtée par le manque de munitions.

§

C'est avec la même aisance et la même franchise que Remy de Gourmont a jugé les Allemands et le caractère général de la guerre, sa psychologie et, si l'on peut ainsi parler, sa physiologie. En ses articles, comme il le dit lui-même, par une précieuse formule qui aurait dû être celle de bien des esprits d'élite, le patriotisme ne fait pas tort à l'impartialité. Et rien ne me paraît de plus haute valeur, plus propre à faire méditer, que ces claires réflexions, solidement pensées, parfaitement homogènes, appuyées sur une conception très sûre, en même temps que très simple, de l'esprit humain et de la vie humaine.

Il a fallu plusieurs années de guerre pour que l'opinion se rende compte, petit à petit et à contre-cœur, des qualités allemandes. Gourmont, lui, dès avril-mai 1915, affirme que « nous ne combattons pas contre des êtres qui sont toujours et en toutes circonstances des bêtes féroces ». (*Dans la Tourmente*, p. 6.) Il y a des Allemands humains, témoin cet officier blessé à mort qui détrompe un Français égaré et lui indique le chemin des lignes françaises (*Dans la Tourmente*, p. 4-5). Peut-être que Guillaume II lui-même n'est pas foncièrement néronien et que, « dans l'ivresse de sa volonté et de son ambition », la destinée aurait pu faire découvrir « les pronostics de la grandeur au lieu de ceux de la folie » (*Dans la Tourmente*, p. 56).

Décidément, dit-il autre part (*Idées du jour*, II, p. 21), je ne suis pas de ceux qui prennent cet homme pour un fou. Tout au plus, se résigne-t-il à passer pour tel pour mieux duper ses ennemis. C'est même un comédien supérieur.

Ce n'est pas que Gourmont veuille faire l'apologie de l'Allemagne : cela ne répondrait en rien à ses sentiments de patriote ni à ses idées de psychologue. Du reste il reconnaît volontiers, en plusieurs passages, que l'esprit allemand est lent et massif, qu'il est « essentiellement fumeux », que, s'il a le génie de l'adaptation, il est peu capable de créer (1), que, d'autre part, l'Allemagne connaît mal le tempérament français. Il parle en propres termes de la « bêtise » et de la « fatuité » allemandes. Seulement la douleur, l'inimitié ou le mépris ne doivent pas nous faire haïr ou déprécier tout ce qui vient d'elle.

Aussi bien les mobiles des actions humaines sont si complexes qu'il ne convient pas de juger trop sévèrement, sans toutefois les excuser, même les actes les plus atroces. Le pillage, résidu d'atavisme, ne décèle pas fatalement une âme basse et barbare : « Ce ne doit pas être une question de race ou d'éducation, mais une question de circonstances. » Tout soldat, à la guerre, doit sentir naître ou renaître des instincts ataviques de pillard. » Peut-être aussi qu'il ne faut pas voir un « acte de sauvagerie imbécile », mais un acte de superstition, dans le geste de ce soldat qui coupe la main d'un enfant pour la rapporter chez lui. Encore une fois, Gourmont n'approuve pas, et même n'excuse pas : il analyse et il juge.

La Littérature, la Musique et surtout la Philosophie allemandes ne sont pas examinées avec moins d'impartialité.

Dans le domaine littéraire, Gourmont loue nettement Frédéric II, Goethe, Heine, Richard Dehmel, d'autres encore. Sans doute, comme Gourmont le note bien, de tels écrivains ont subi fortement l'influence française ; mais ils n'en gardent pas moins une tournure d'esprit bien allemande : ils ne sont pas plus français que Corneille n'est espagnol, André Chénier grec, ou Vigny anglais. Or voyez ce que Gourmont pense de Goethe notamment. Il parle entre autres choses et sans ironie des « nobles sentiments », de la « raison si nette » de Goethe ; il cite un tableau de la *Campagne de France* « très joli et certainement très véridique » ; il ajoute que « Goethe est toujours la sagesse et l'impartialité mêmes ». Le chapitre sur Frédéric II s'exprime sur le même ton.

(1) Tout un article de *Pendant la guerre*, intitulé « les Deux Cultures », oppose d'une façon très pénétrante l'esprit français à l'esprit germanique.

En matière musicale, Gourmont, sans insister d'ailleurs, car la musique le préoccupe peu (il se réjouit au début de la guerre de ne plus entendre le son des pianos qui l'exaspéraient), reconnaît volontiers que « la musique allemande est incontestablement supérieure aux musiques italienne et française ». « Près de Beethoven, ajoute-t-il, et peut-être au-dessus, il faut placer Mozart, et le doute sera impossible. » (*Pendant la guerre*, p. 187.)

Quant à la philosophie allemande, qui lui plaisait tant, il en parle à mainte reprise en termes particulièrement enthousiastes.

Laissons au-dessus de la guerre, dit-il, quelques noms allemands...; Schopenhauer, Nietzsche... n'ont pas pensé en allemand, ils ont pensé en humain... Pour moi, je ne les abandonne pas plus que je n'abandonnerais Shakespeare ou Léopardi. Je n'ai pas conscience, en les aimant, d'aimer la pensée allemande, mais bien la pensée humaine. (*Pendant l'orage*, p. 104.)

Et ailleurs :

Le pays qui a produit Kant, Schopenhauer et Nietzsche est assurément au premier rang des créateurs de philosophie. (*Pendant la guerre*, p. 188. — Cf. *Idées du Jour*, II, p. 4 et suiv.).

Nietzsche surtout, dont l'influence fut si grande sur Gourmont, l'intéresse particulièrement. Tout un chapitre de *Pendant la guerre* lui est consacré, un chapitre très fin et très élogieux, caractéristique à juste titre, où Gourmont présente Nietzsche comme un romantique, mal compris de ses contemporains, qui a prôné, non pas le culte de la violence et de la conquête au dehors, mais le culte de l'énergie personnelle et de la domination sur soi-même. Il y a de quoi faire méditer longuement dans cette thèse, que Gourmont soutient avec une maîtrise aisée, digne du *Chemin de velours*.

De toutes ces constatations, Gourmont conclut qu'il n'y a peut-être pas eu dans la déclaration de guerre de l'Allemagne « un acte inouï de scélératesse préméditée ». Le grand coupable est le militarisme : c'est lui qu'il faut vaincre. Peu importe que nous ayons le droit pour nous : « Le droit se prouve par la victoire » ; donc soyons forts. Et malgré son amour de la paix, il réclame une lutte énergique. Il dit ailleurs : « Naïfs, les pacifistes ; naïfs aussi les pacifiques, dont j'étais. Je suis

guéri. Tous les autres ne le sont pas. » (*Idées du Jour*, I, p. 198.)

## §

Si dans ces diverses considérations c'est surtout le philosophe qui parle, c'est en biologiste et en physicien que Gourmont a jugé la guerre, comme il en avait jugé les phénomènes psychologiques et comme il avait toujours jugé, selon Darwin et Quinton, toute l'activité humaine.

Pour lui l'instinct de guerre est inhérent à la nature même de l'homme, et la guerre est apparue dès qu'il y a eu des hommes sur la terre. Aussi pense-t-il que demander quelle fut la première guerre, c'est poser une question vaine : demandons-nous plutôt quelle fut la première paix...

Cette conception darwinienne de la lutte pour l'existence amène Gourmont à donner une explication naturelle à bien des faits — une explication, non une excuse — : au pillage, au bombardement des villes ouvertes, « qui ne contredit pas l'histoire, ni les bas instincts de l'humanité déchaînée », et, en général, à toutes les horreurs de la méthode allemande. De même l'esclavage est pour Gourmont très conforme aux lois de la nature. Gourmont avait dit ailleurs déjà qu'il n'y a « ni bon, ni mauvais, ni bien, ni mal, mais des états de vie qui remplissent leur but, puisqu'ils existent et que leur but est l'existence » (*Physique de l'Amour*, p. 133).

Gourmont est également amené à se demander quelle sera chez nous l'influence de ce déchaînement de violences. Il serait sans doute permis d'espérer que cette guerre « nous fera rejeter l'extraordinaire » et que « nous comprendrons enfin les charmes de la grâce toute unie » ; que le goût, le sérieux et surtout la simplicité renaîtront ; que ce sera la fin des jongleurs, des équilibristes, de tous ceux dont le talent n'était qu'un « savoir-faire et un trompe-l'œil » (*Pendant la guerre*, p. 28).

Mais de toute façon, ce sera « la civilisation qui aura le dernier mot », parce que la guerre « ne peut faire tout le mal qu'on attendait d'elle ». La vie est plus forte que la mort. Et « il y aura partout une efflorescence de cette plante, presque abolie aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Europe : la Joie » (*Pendant la guerre*, p. 62). Ceci est, encore une fois, parfaitement d'accord avec les tendances habituelles de Remy

de Gourmont, dont l'œuvre toute entière respire l'amour de la vie. Ne disait-il pas en 1908 : « Il y a peut-être un sentiment nouveau à créer, celui de l'amour de la vie pour la vie elle-même » ? (*Dépêche*, 24 septembre.)

Mais, à tout prendre, pense Gourmont, il est bien difficile et bien dangereux de faire des pronostics. Réflexion faite, il n'y aura peut-être rien de changé, parce que, précisément, après tant de privations et de souffrances, l'essentielle préoccupation sera de vivre et de savourer toutes les joies brutales de vivre. « L'humanité, encore endolorie, sera prise soudain d'un furieux appétit de vie » (*Pendant la guerre*, p. 61). Il n'y aura peut-être rien de changé, parce que l'histoire humaine se répète et parce que — pour employer une formule que Gourmont n'eût pas désavouée — il y a, de même qu'une loi de constance intellectuelle, une loi de constance historique. En tout cas, l'esprit humain restera identique. Chaque individu, en particulier, se montrera tel qu'il était, car « rien ne change les tempéraments, et le monde recommencera sa marche régulière ». Croire à un état de choses définitif est une chimère. Illusion, de croire qu'« après la guerre affreuse que nous subissons, l'histoire sera finie, et que nous pourrons enfin dormir en paix » ; illusion, de croire « après ce cataclysme » à « la paix perpétuelle » : il ne peut y avoir de paix éternelle. Car, comme le dit Gourmont non sans une certaine tristesse, « dans la tragédie humaine, la paix ne fut peut-être jamais qu'un entr'acte » (*Pendant l'Orage*, p. 53). De toute façon, gardons-nous de croire au retour d'un âge d'or :

On n'est pas loin, dit-il, de considérer la fin de la guerre comme devant marquer l'ouverture d'une ère paradisiaque. Certes, il y aura un moment de délices, mais qui sera bref, car on s'apercevra vite que l'ère nouvelle n'est pas ce que l'on avait si fiévreusement attendu (*Idées du jour*, II, p. 88).

Cette conception positive de l'histoire de l'humanité, où l'homme — l'homme qui est bien peu de choses devant le destin — est ramené à sa juste place et estimé à sa juste valeur, où la guerre est présentée comme une nécessité inéluctable de la vie même, prend aux yeux de Gourmont l'importance de toute une philosophie. Et même, dit-il, « toute la philosophie y est peut-être incluse ». Du moins pourrait-on ramener à ce système presque toute la philosophie de Gourmont, puisqu'elle

s'appuie en somme entièrement sur ce principe que « l'homme n'est pas au sommet de la nature », mais « l'une des unités de la vie, et rien de plus » (*Physique de l'Amour*, p. 7), et que « ce qu'il y a de plus beau dans l'homme, c'est son animalité. Sa noblesse, c'est d'être une parcelle de la nature, soumise comme les autres aux lois générales de la vie » (*Promenades philosophiques*, II, p. 122.)

Ne voyons là nul pessimisme, mais un positivisme scientifique très noble, destiné à combattre l'erreur, auquel on pourrait donner pour épigraphe les beaux vers de Lucrèce :

... artis  
*Religionum animum nodis exsolvere pergo,*  
 ... dum perspicis omnem  
*Naturam rerum, qua constet compta figura.*

§

On peut, je crois, dégager de cette brève étude deux sortes de conclusions.

D'abord, ces pages de guerre permettent de préciser le dernier aspect de la manière gourmontienne. Or ce qui frappe surtout — je l'ai indiqué déjà au début de cet article; mais, maintenant qu'une analyse plus détaillée a été faite, nous pouvons nous en rendre compte plus clairement, — c'est l'équilibre parfait qui harmonise en lui, en parts exactement égales, la sensibilité et l'intelligence. Certes, cet équilibre est déjà bien manifeste dans un grand nombre d'ouvrages antérieurs, en particulier dans *Une Nuit au Luxembourg*. Mais il était avant 1914 moins évident : je veux dire que, si, en fait, chacune de ses œuvres permettait de constater en Gourmont un accord de ces deux qualités, souvent incompatibles, intelligence et sensibilité, ou tout au moins leur présence simultanée, le côté intellectuel paraissait en définitive l'emporter sur le côté émotif. En d'autres termes (laissons à part, bien entendu, les livres de forme scientifique) des œuvres comme *Sixtine* ou la *Nuit au Luxembourg*, ou les *Lettres à l'Amazone*, donnaient l'impression d'être écrites par un psychologue, par un philosophe qui se complaît à l'examen subtil et au jeu divertissant des idées, bien plutôt que par un poète ou un artiste qui se laisse impressionner et toucher par des émotions.

Au contraire, la suite d'articles qui compose les cinq livres posthumes est caractérisée par ce fait que l'émotion s'y mani-

feste continuellement, non plus en touches légères, mais, si l'on peut ainsi parler, par larges nappes, qui saisissent et entraînent le lecteur, en lui communiquant l'angoisse ou la douleur que Gourmont ressent si profondément.

Alors, en fin de compte, lorsqu'on a lu ces cinq volumes, on garde le souvenir, non plus seulement d'un penseur, mais d'un homme. C'est toujours le penseur d'autrefois, hautement intelligent et lucide, doué de la plus pénétrante clairvoyance dans l'observation et l'analyse des autres et de soi-même; — mais, en même temps, un homme très proche de nous, humble et simple, qui a souffert humainement, et qui, sincèrement, loyalement, n'a rien voulu dissimuler de sa souffrance.

Des disciples ou de passagers lecteurs pourront préférer l'un à l'autre; mais il n'y a rien de plus remarquable ni de plus attachant dans les cinq livres posthumes que cette alliance harmonieuse de l'esprit et du cœur.

Il n'y a rien non plus — ceci est la seconde conclusion qu'on peut dégager — d'aussi utilement instructif, pas d'enseignement plus noble à présenter aux méditations de bien des hommes.

Au milieu de la foule versatile, illogique, peu sûre d'elle-même, presque toujours faussée dans ses jugements, tandis que la plupart des Français et jusqu'à des écrivains éminents, ceux-ci par faiblesse ou peut-être par calcul, s'abandonnaient sans réflexion aux préjugés les plus sots, Gourmont, toujours maître de sa pensée, ne se sépare point des idées qu'il estime encore justes. Peut-être quelques-unes sont un peu bien personnelles, ou du moins s'accordent mal avec l'opinion courante; n'importe, puisqu'elles sont justes. Tous, peut-être, n'adopteront pas sa philosophie, — cette philosophie réfléchie, méthodiquement froide et positive, qu'on pourra juger parfois un peu dure : mais de toute façon subsiste l'enseignement de cette belle maîtrise de soi. Admirable leçon ! Meurtri profondément et violemment affligé dans son patriotisme, un patriotisme fort et inébranlable, il souffre, certes, de toute la douleur qui endeuille le monde, mais il reste équitable, parfaitement probe, sans excès, sans haine; en lui, point de partialité chauvine : il n'attribue ni toutes les vertus aux Français, ni toutes les tares aux Allemands; il étudie, il réfléchit, il pèse minutieusement

le vrai et le faux, fait la part de l'erreur et la rejette, mais applaudit à la vérité, d'où qu'elle vienne.

Et ainsi Remy de Gourmont aura montré par son propre exemple qu'un « intellectuel » français peut être en même temps un homme sensible, à qui, selon le mot de Térence, rien de ce qui est humain n'est étranger, — mais aussi qu'on peut être homme dignement, sans rien sacrifier du respect de soi-même.

GEORGES PRÉVOT.